

CHRISTINE OU LE BAISER DU ROI.



— POURRAIS-TU être reine, Christine ? Cette question d'un vieillard qui plongeait ses yeux à demi fermés au fond d'un échiquier dont les pièces gisaient éparses et en désordre, était adressée négligemment après une longue leçon d'échecs sur laquelle il avait épuisé toute la patience de sa fille.

— Reine des cœurs ? répondit la gracieuse enfant sans relever sa tête inclinée sur un riche coussin de velours noir, où elle nourrissait elle-même un affreux petit dogue qu'elle aimait avec passion,

— Reine des cœurs, ma fille ! Cet empire est déjà le tien, répliqua d'un ton d'insouciance affectée le ministre qui déposait souvent sa gravité auprès de la riante Christine. Il roulait alors entre ses doigts une magnifique tabatière ornée de gros diamans qui encerclaient une petite miniature, portrait et présent d'un roi fort laid ; mais, continua-t-il en parlant comme au hasard, est-ce là ta seule ambition ?

— Comment l'étendrais-je plus loin ? J'ai plus de sujets à présent que je n'ai de science pour les gouverner.

— Oh ! oh ! je ne me serais pas douté, mon enfant, que vous eussiez des *sujets*. Vous êtes au moins trop prudente pour encourager leurs hommages.

— Vraiment ! répliqua Christine en agaçant le jeune dogue qui grinçait des dents, je ne leur suis pas trop obligée d'hommages qui me sont dus. Il n'y en a qu'un dans le monde pour lequel j'en ressens la plus tendre gratitude !

Le sourcil du premier ministre de Suède se fronça.

— Quel est cet homme, Christine !

Christine rougit, regarda son père avec un étonnement enchanteur, et redoubla ses caresses à son petit chien hargneux. Le comte, d'un ton plus serré, renouvela sa question :

— Quel est cet homme, Christine ?

— Qui serait-ce donc ? sinon Adolphe de Hesse, votre beau neveu, cher père.

— Vous n'avez pas été, je pense, assez hardie pour vous engager d'amour avec ce jeune garçon !

— Jeune..... de dix-huit ans, mon père ! C'est mon vieil ami : j'étudie tout avec lui ; mais je ne puis me ressouvenir quand j'appris à l'aimer, tant il y déjà long-temps !

— Folie ! vous avez été élevés ensemble chez sa mère : c'est un pur amour fraternel.

— Du tout ! du tout ! je serais bien fâchée qu'Adolphe fût mon frère !

— C'est pourtant tout ce que je peux faire pour son service. Il est sans fortune ; il n'a d'autre état que sa commission, et ma bonté.....

— Votre bonté est immense, mon doux seigneur ! et puis il est brave ; il est magnanime ! Pour moi, quand j'ai fait attention qu'il avait d'autres yeux ; qu'étant petit, il parlait mieux que tous les grands, je n'ai pas interrogé la profondeur de ses trésors.

— Ma chère fille, il faudra l'oublier, dit le comte en passant tendrement le bras autour du fin corsage de Christine encore à genoux.

— Mon bon père, je ne l'essaierai pas, car je ne saurais par où m'y prendre ; et vous l'aimez vous-même.

— Pas assez pour en faire mon héritier.

— Il le serait pourtant si je mourais, mon père !

Le ministre regarda fixement au visage jeune et rose de sa fille comme pour plonger à travers ; et le pli d'esfroï paternel qui s'était formé entre ses deux yeux disparut comme un éclair.

— Il n'y a là que de la vie, dit-il en lui frappant doucement sur le front. Aussi, je ne songe qu'à marier cette méchante fille.

— Et vous nous rendrez les deux enfans les plus heureux de ce monde, répondit Christine, dont les yeux noirs étincelaient à travers ses larmes.

— Ma pauvre fille, vous avez été bien gâtée ! Je vous ai donné trop de licence et de liberté ! Voilà présentement que vous me demandez l'impossible. Soyez raisonnable ; et pour vous distraire un peu, votre tante vous présentera à la cour. Vous verrez de belles choses ! vous connaîtrez notre brave et jeune roi.... si vous êtes raisonnable !

— Le rude monstre ! s'écria Christine en s'élevant avec vivacité. Je ne souhaite pas le voir ; on dit qu'il hait les femmes.

— C'est une calomnie : il est amoureux d'une.

— D'une belle ?

— Et méchante comme toi.

— Comme moi ?.....

Le comte se mit à rire, et l'instinct de Christine s'éveilla, car elle répondit après avoir un peu rêvé :

— Je ne l'ai pourtant jamais vu !

— Mais il t'a vue, et il dit...

— Que dit-il ? mon père.

Que t'importe d'un monstre qui déteste les femmes ?

— Ah ! ah ! mais il est roi. Que dit-il, enfin ? que peut-il dire ? Je veux le savoir, mon père. Ah ! mon père, dites donc !

Mais le ministre était déterminé à garder le silence, et nulle prière, nulle séduction de la jeune, de la savante Christine ne put lui arracher une autre parole.

— A propos ! s'écria-t-il tout-à-coup, comme se rappelant une chose qu'il craignait d'oublier, parlons d'autre sujet, d'un sujet sérieux : j'amènerai ce soir un officier pour souper avec moi. Recevez-le bien..... Recevez-le avec déférence : je vous le destine pour mari.

— Je ne veux pas de lui ! cria Christine en courant après son